



Lettrés ou pas Lettrés

Tronches de vie

“Portraits crachés” (Robert Laffont-Bouquins),
de Claude Arnaud, propose quelques belles figures à croquer.

« **L**A BOUCHE est de corail, les dents brillent comme des perles, l'épaule a le poli du marbre et le sein celui de l'albâtre. » Trop gentil ! Dans les années 1660, l'entourage de la Grande Mademoiselle, cousine de Louis XIV, lance la mode du « portrait flatté ». Ce nouveau genre littéraire naît dans le cocon des premiers salons, nourri au bon lait de la conversation aristocratique. Souvent il « tourne au strop » et au compliment doucereux. Mais le fiel n'est jamais loin : au sortir de la Fronde, les impitoyables portraits « chargés » continuent la guerre civile par d'autres moyens. « Des assassinats se commettent chaque jour dans Paris dans une véritable vendetta écrite et verbale », raconte Claude Arnaud, auteur de ce monument de 500 portraits tirés de Mémoires, de lettres, de romans, superbe pièce montée à picorer dans le désordre et sans retenue.

De ce défilé émerge le « patron » incontesté, le duc de Saint-Simon, portraitiste vénéneux d'un Louis XIV sur le déclin et des « vieilles perdues » puantes de Versailles. Mais on y applaudit aussi les apparitions de Madame du Deffand, d'Arletty, d'Apollinaire racontant les excentrici-



tés d'Alfred Jarry (« C'est revolver au poing qu'il monta sur l'impériale de l'omnibus qui devait le ramener à Saint-Germain-des-Prés »).

Un seul détail peut dévoiler le caractère d'un individu : voilà le credo du portraitiste. Virtuose dans l'« art du trait qui révèle toute une nature », Chateaubriand ne déteste pas se peindre lui-même, et toujours à son avantage, s'il vous plaît (« Mon aptitude au tra-

vail était remarquable, ma mémoire extraordinaire »), même quand il pose en grand dégoût de sa modeste personne (« Je vais partout bâillant ma vie »). Le goût change. A mesure que périclité l'âge des salons et de la conversation mondaine, le portrait, passage obligé de tout vrai roman, déserte la littérature et migre vers la presse. La caricature fleurit dans les gazettes (l'auteur se trompe lorsqu'il attribue à Daumier la

tête en poire du roi Louis-Philippe, signée Charles Philipon). Au XX^e siècle, psychanalyse et sciences humaines lancent les pelleteuses pour « déconstruire le sujet ». Le Nouveau Roman proclame la mort des personnages, remplacés par des silhouettes, que Nathalie Sarraute baptise sobriement « H1 » ou « F2 ». Une éclipse dont Claude Arnaud aperçoit la fin « dans les nombreux portraits que la presse publie, la vogue persistante des biographies écrites, les mille biopics que les cinémas proposent ». Et tant pis si prolifèrent aujourd'hui les livres-selfies, les autoportraits frictionnés à l'autofiction. On a les Chateaubriand qu'on peut.

En attendant l'inversion de la courbe du narcissisme ambiant, on lira dans cet excellent pavé le portrait de Sainte-Beuve par Marcel Proust (« Cet homme d'esprit, à colères de dindon, ne peut souffrir d'objection quelconque »). Léon Daudet, quant à lui, voyait Henri de Régnier en « cadavre au menton de galoche, oublié debout, sous la pluie, en habit d'académicien, par un assassin distrait ». Habillé pour l'éternité !

Frédéric Pagès

● 992 p., 32 €.